

RENCONTRE



Le Roden Crater en Arizona.

Le volcan de James Turrell à Flagstaff, en Arizona, se mérite. Les visites de cette merveille de l'art contemporain se font au compte-gouttes. Il faut montrer patte blanche, déployer de l'entregent et croire à sa chance. Voilà plus de trente ans que cet artiste de la côte Ouest américaine, ce magicien de la lumière, ce sculpteur de ciel, l'a acheté pour le remodeler en œuvre d'art. Et il n'est toujours pas ouvert au public : si 65% sont terminés, les 35% restants sont à construire. Ce qui nécessite une vraie fortune, des millions et des millions de dollars, quand on sait qu'une chambre à l'intérieur du cratère coûte entre 3 et 4 millions, et un tunnel bien plus. Plusieurs mécènes ont participé : le comte Panza, grand collectionneur d'art contemporain, deux fondations américaines, Lannan et Dia. Quant à Turrell, grâce à son ranch, il a pu acheter les terres alentour et éviter le fâcheux voisinage d'un hôtel. Le volcan, c'est le « work in progress » d'une vie, titanesque ou plutôt pharaonique, à la démesure de son créateur à la longue barbe blanche. Paris-Flagstaff : cela fait une trotte ! Rien que trois avions pour arriver dans cette ville perdue au carrefour de quatre États (Utah, Colorado, Nouveau-Mexique, Arizona), plantée sur ▶

PHOTOS PHILLIP DEBON

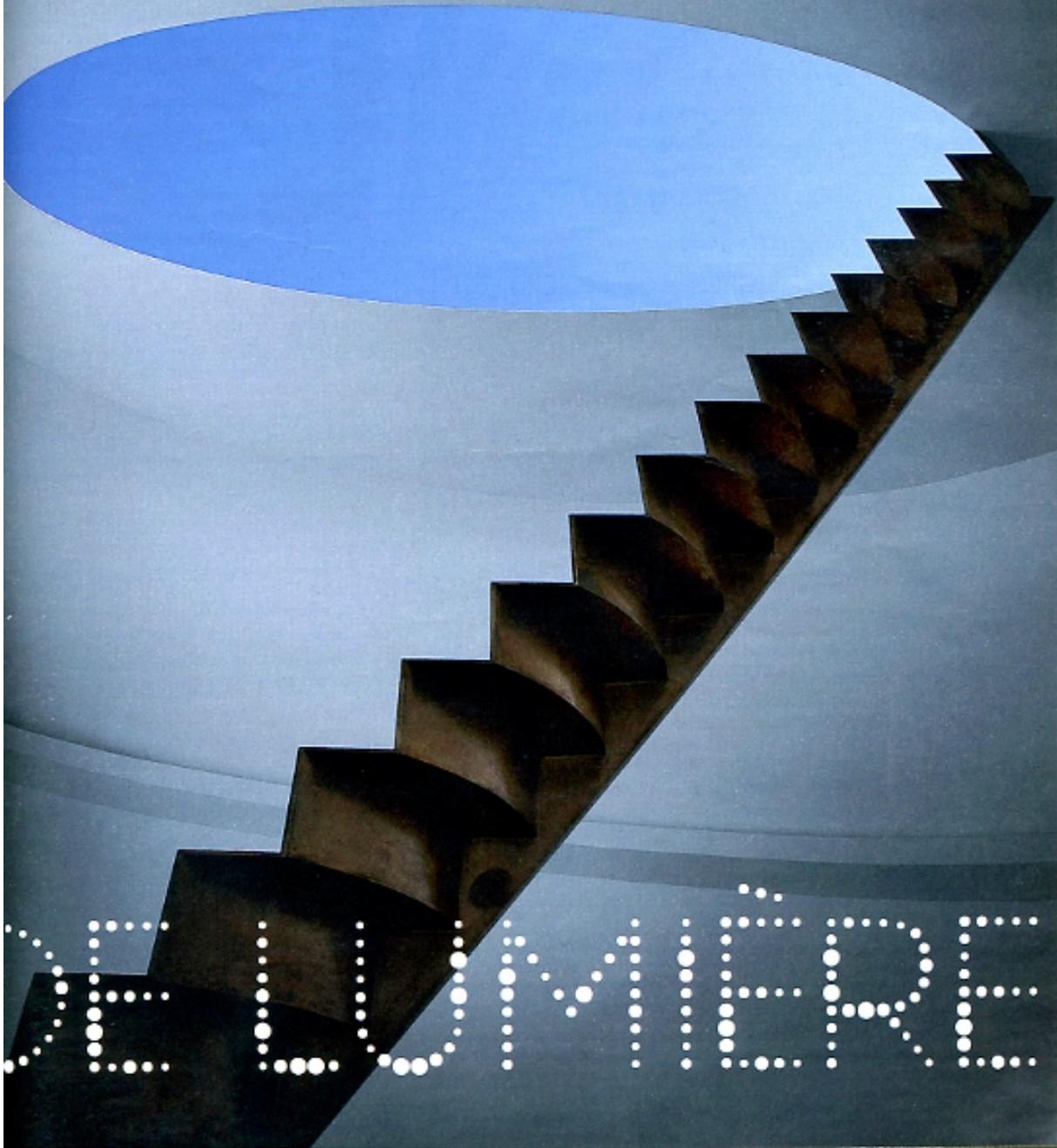
Dans ses **installations**, l'artiste américain travaille avec LA LUMIÈRE, le rapport au *cosmos*. La plus pharaonique d'entre elles, encore inachevée, est le **Roden Crater**, un volcan qu'il a acheté pour y **capturer COULEURS** et mouvements du ciel. "*Work in progress.*"

Par Laetitia Cénac

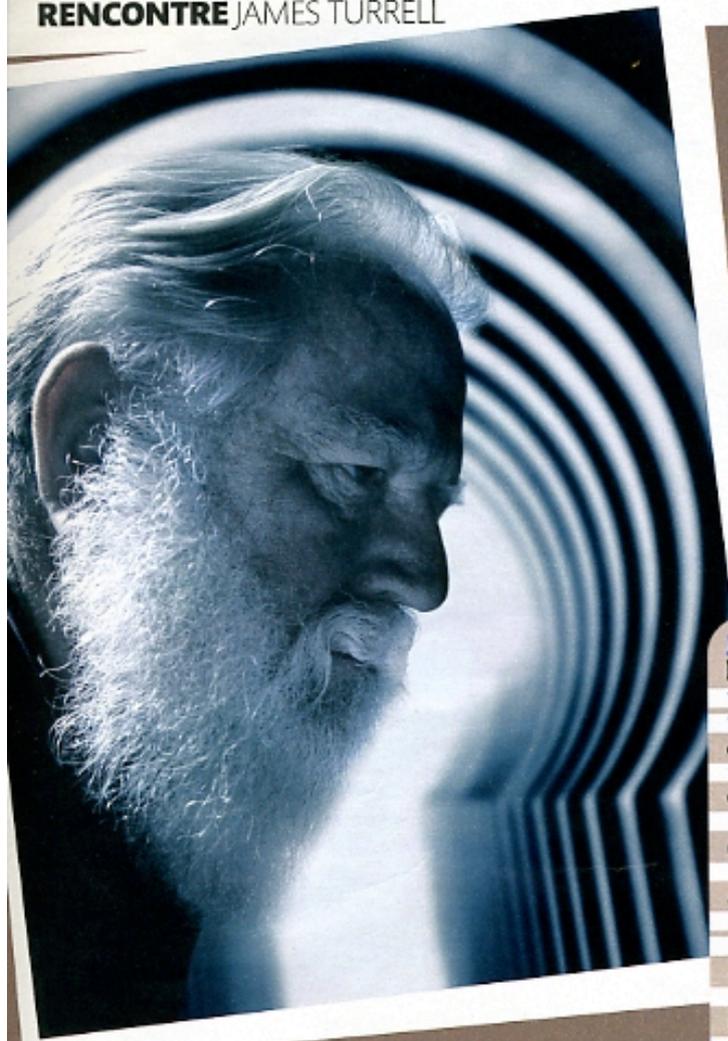
James Turrell

LE SCULPTEUR

Cette ouverture sur
le ciel et la lumière
qui en émane
change selon les
perspectives.
Ovale ou circulaire,
elle découpe l'objet
impalpable de
la contemplation.



RENCONTRE JAMES TURRELL



la mythique Route 66. Le rendez-vous a été pris de longue date avec Turrell : mardi 19 octobre, à 13 heures, au Little America, une espèce de motel avec une pinède fréquentée par de petits écureuils au pelage gris barré d'une ligne rouge. Ponctuel, le maître arrive au volant d'une Jeep bleu marine. Lui aussi porte du bleu marine, imposant avec sa silhouette à la Orson Welles.

Le Roden Crater est à 60 kilomètres au nord de Flagstaff. Ici pas de saguaros, les magnifiques cactus de Lucky Luke qui émaillent le paysage plus au sud, mais une végétation de steppe parsemant une terre rouge, riche en fer. De-ci de-là, des volcans : la région en compte quatre cents,

l'Arizona des milliers. James Turrell a mis sept mois, volant à bord de son petit avion, quadrillant un vaste territoire, des Rocheuses au Pacifique, du Canada jusqu'au Mexique, avant de dénicher la perle rare, un volcan aux proportions parfaites, un cône dont le cratère épouse la forme d'un bol. Il se souvient encore de cette fin d'après-midi de novembre où il a atterri à proximité, marchant à sa rencontre, sentant son incroyable puissance. Parce que c'était lui ! « Je travaille sur l'espace et la lumière, explique-t-il. La nature de mon travail, c'est la mise en forme de la lu-

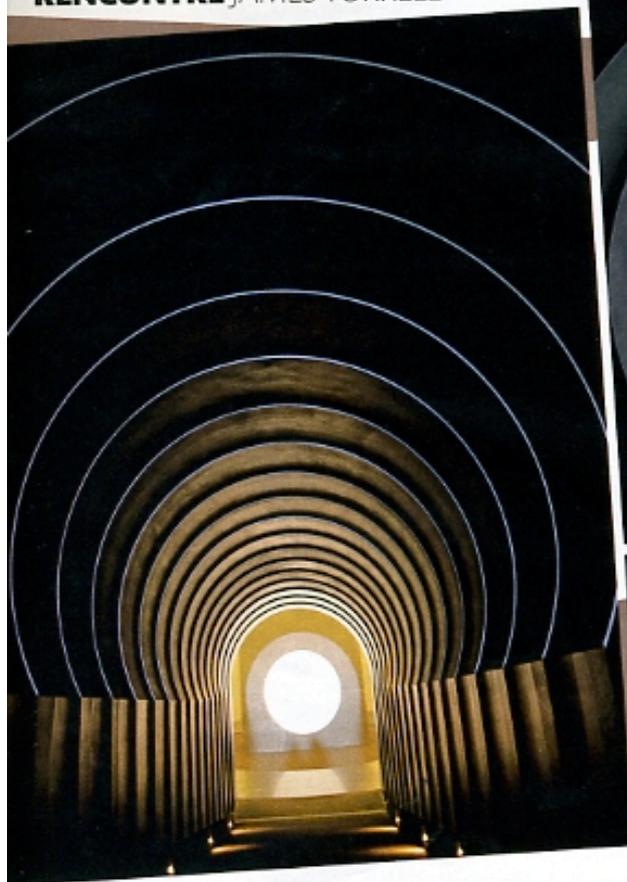
mière. La lumière, c'est le matériau, la perception, le média. Il n'y a pas d'image dans mon travail, car la représentation ne m'intéresse pas. Je suis intéressé par la vision intérieure. Le point de jonction entre vision intérieure et regard sur le monde n'est qu'une métaphore pour désigner ces espaces ouverts sur le ciel, les Skyspaces. » Skyspace, le maître mot. Il s'agit de pièces de toutes sortes dans lesquelles le visiteur fait l'expérience de la lumière, du temps qui passe, de sa relation au monde. Une expérience très contemplative et magique bien que très simple. Turrell en a bâti soixante-dix-neuf (dont quatre l'année dernière en

JAMES TURRELL EN 10 DATES

- 1943. Naissance à Los Angeles.
- 1961-1965. Diplôme de la Pasadena High School et du Pomona College (mathématiques, psychologie).
- 1965-1966. Diplôme d'art à l'université de Californie à Irvine.
- 1972. Commence la série des « Wedgeworks » (structuration de l'espace).
- 1976. Expose pour la première fois en Europe, au Stedelijk Museum, à Amsterdam.
- 1977. Achète le Roden Crater.
- 1980. Expose au Whitney Museum of American Art, à New York.
- 1983. Est présenté pour la première fois en France, à l'ARC.
- 2003. Éclaire le bâtiment de la Caisse des dépôts et consignations, à Paris.
- 2012. Rétrospective au Guggenheim de New York et au Lacma de Los Angeles.

Australie, en Angleterre, en Suisse et en France) et il projette d'atteindre les cent. Après tout, Ashoka, un empereur indien qu'il admire, avait à son actif mille stupas (monuments élevés sur des reliquaires bouddhiques). Le Roden Crater compte plusieurs Skyspaces, dont « East Portal », qui se métamorphose de l'ellipse au rond selon que l'on est près ou loin, et « Eye of the Crater », une pièce sonore et visuelle. Nous arrivons au volcan, en terre hopi (du nom de la tribu indienne), au beau milieu d'une poussière rouge. D'un côté, les collines du Painted Desert ▶

RENCONTRE JAMES TURRELL



Basalte noir au sol pour ne pas refléter les rayons, cercles concentriques qui déploient la sensation d'espace, James Turrell a soigné chaque détail pour "recréer la lumière des rêves".

(désert peint), qui se parent de différentes couleurs, de l'autre, une multitude de vieux volcans, « un temps géologique loin de l'homme ». Le gardien Tom McGrath est là. Il prodigue des conseils : faire attention aux serpents à sonnette qui circulent dans les parages et emporter une bouteille d'eau. Il n'y a pas d'humidité dans le volcan et la température y est constante, entre 17 et 18 degrés. La visite peut commencer. De pesante, la démarche de James Turrell, 67 ans, devient dansante. Son volcan le met en état d'apesanteur. Nous commençons par la « Soon and Moon Chamber », conçue pour observer le lever du soleil et le coucher de la lune, non comme nous les voyons à l'œil nu mais comme ils existent réellement. Un dispositif est là pour les capter. C'est un disque en marbre blanc qui s'inscrit dans un trapèze en granit noir. Le tout est plongé dans la pénombre, avec un sol en basalte noir qui empêche toute réverbération. Nous continuons par l'ascension d'un tunnel

qui débouche au loin sur le ciel. « C'est le plus grand télescope solaire, plus grand que celui de Tucson », fait remarquer Turrell, qui énumère les détails techniques, notamment sur l'acoustique du lieu.

Lest vrai que, avant de se lancer dans des études d'art, il était diplômé en mathématiques et en psychologie, passionné par les écrits de Merleau-Ponty sur la phénoménologie. À mesure que nous nous rapprochons du trou, celui-ci prend la forme d'une serrure pour devenir oblong. C'est un peu ça, son travail : procurer un regard originaire sur le monde. Il explique : « J'apporte les éléments de l'univers dans mon espace intime. » Et tout a été calculé avec le concours d'astronomes et des Indiens Hopis pour observer le ciel, la lune, le soleil, les étoiles et bien des événements à venir... dans des millénaires. « Ce lieu est

sacré pour les Hopis », raconte James Turrell installé dans la loge du sud, un appartement dans le volcan comportant quatre chambres dont les murs en béton sont percés de grandes baies vitrées. « Ils disent la Terre Mère, le Père Ciel, et habitent les hauts plateaux, l'endroit où les éléments se rencontrent. Les bouddhistes l'appellent l'espace du milieu. Pendant des millénaires, les Égyptiens ont créé des mastabas (tombeaux) avec une ouverture dans le ciel. Au Yucatán, les pyramides permettent de célébrer la Terre, le cosmos. » Le volcan, à 200 mètres au-dessus du niveau du sol, a bien sûr les mêmes propriétés : voir les effets météorologiques, sentir les rayons lumineux du soleil. On a souvent rapproché la pratique artistique de Turrell de son éducation religieuse quaker, laquelle fait la part belle au silence, à la méditation et à l'accueil de la lumière. « L'art ▶

RENCONTRE JAMES TURRELL

a toujours été au service de l'Église depuis Bezalel, le premier artiste cité dans la Bible. Mais l'art est capable de faire le pont entre la science et le spirituel. De toute façon, la lumière est le sujet de l'art depuis le début.

Prenez Constable, Turner, Rembrandt, Vermeer, tous les impressionnistes, Goya, Velázquez, le Caravage, et pensez que le travail de la lumière précède la peinture sur chevalet de plusieurs milliers d'années... Les artistes sont des gens bizarres. Ils sont un peu ailleurs. Ils ne se préoccupent pas de la vie quotidienne. Ils s'intéressent à autre chose. »

18 h 56, heure du coucher du soleil. Nous montons sur le toit du volcan. Aux quatre points cardinaux, des dalles ont été coulées. Nous nous allongeons et nous regardons, la tête penchée du côté de l'horizon. Nous voyons alors la voûte du ciel et la courbe de la Terre. Il faut maintenant descendre dans les Skyspaces, emprunter d'abord le tunnel qui fait penser aux « near death experiences » (expériences de mort imminente). Même si Turrell se défend de telles intentions, il avoue vouloir « recréer la lumière des rêves ». Nous voilà assis sur des bancs, le re-

L'ECLAIRAGE D'ALMINE RECH, SA GALERISTE

L'œuvre de Turrell invite au calme, au silence, et à prendre son temps.

"BLOOD LUST"

C'était en novembre 1989. J'étais allée voir James auparavant en Arizona. C'était un artiste mythique pour moi, connu aux États-Unis, mais qu'on découvrait en Europe. J'ai montré une « light piece » (pièce de lumière) qui s'intitulait « Blood Lust ». Il est bien plus difficile d'exposer Turrell que d'accrocher des tableaux. Il faut tout construire, selon ses plans très précis. Le succès a été énorme. On faisait la queue devant la galerie !

POURQUOI SON ŒUVRE ME TOUCHE ?

Parce qu'elle invite au calme, au silence et à prendre son temps. On est obligés de s'installer devant une œuvre de Turrell. La perception de la couleur s'accroît au fil du temps. C'est un mode de pensée différent, un univers dans lequel on ne peut pas courir. Il est assez proche des architectes comme Richard Buckminster Fuller, ces Américains des grands espaces. Avec lui, on sent l'appartenance de notre planète au cosmos.

"CHERRY", 1992

J'expose cette installation historique jusqu'au 23 décembre. Dans ce travail sur le monochrome (rouge sombre), on s'aperçoit que la lumière est une matière. Les gens veulent toucher. La main entre alors dans l'œuvre, la « peinture » est un vide. On atteint la quatrième dimension.

* Almine Rech Gallery, 20, rue de l'Abbaye, B-1050 Bruxelles.



gardé fixé sur le ciel. Le silence se fait, naturellement. On songe à cette poésie de Verlaine alors emprisonné : « Le ciel est par-dessus le toit. » Car le Skyspace a ceci de particulier d'être un espace clos, ceint de murs, qui donne une impression d'enfermement, et ouvert à la lumière avec une échancrure qui recadre le ciel. « Je structure l'espace comme le peintre son châssis de toile », dit-il. Le ciel passe par toutes les couleurs du bleu. D'un point de vue esthétique, c'est très beau, comme toute l'œuvre de Turrell. Le bleu du ciel est hypnotique. Il prend une forme concave, et puis l'instant d'après l'effet d'optique s'inverse : la forme devient convexe, et nous voilà happés dans le cosmos. On éprouve le sentiment physique de la lumière. On

touche avec les yeux, selon son expression. Turrell a réussi son coup ! Il a modifié la couleur et la forme du ciel. Plus tard dans la nuit, il nous montrera dans deux hangars de l'aéroport de Flagstaff sa collection d'avions. Il passera en revue les huit appareils, du bleu électrique, à bord duquel il a découvert le Roden Crater et avec lequel il se pose dans l'aplat du volcan, au blanc et orange, qui répond au nom de Harlow PIC-2 et qu'il tient de son père, ingénieur en aéronautique. Il parlera de l'effet maison de poupées relaté par Saint-Exupéry dans « Vol de nuit », quand les voitures ont l'air de jouets et les gens de fourmis. Il confesera que voler est sa source d'inspiration et que le ciel est devenu son atelier. Éternel Petit Prince ! ■